



# La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : G. DEHERME



SOMMAIRE :

- MAURICE VERNES. . . . . *Monopole ou Liberté? — Une Enquête (Conclusion).*  
ÉLOI PÉPIN. . . . . *La Bible dans l'Éducation (Réponse à M. Maurice Vernes).*  
G. DEHERME. . . . . *Quelques Observations sur l'Article précédent.*  
PAR TOUS. . . . . *Revue des Opinions, des Faits et des Idées.*  
ÉLOI PÉPIN. . . . . }  
G. DEHERME. . . . . } *Les Livres qui font penser.*  
ALFRED DUBUISSON. . . . . }



Le Numéro : 0 fr. 25

PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

61, rue des Saints-Pères, 61

LA

# Coopération des Idées

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

---

**ABONNEMENT** : un an, France : 4 francs ; Etranger : 6 francs  
Collections de la nouvelle série (années 1908, 1909)  
3 francs par année

*Adresser toutes les communications concernant  
la Rédaction et l'Administration à*

**M. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var)**

---

## A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est terminé sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de refuser au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

### L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Etranger. — **L'Union Coopérative** doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

*Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.*

*Etranger, 6 fr.*

Les abonnements sont reçus : 1, Rue Christine. — PARIS

---

### LE COURRIER DE LA PRESSE

Tél. 101-50

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

Tél. 101-50

**Directeur : A. GALLOIS**

#### RÉPERTOIRE PARLEMENTAIRE

Relevé des Votes des Députés et Sénateurs et Nomenclature de leurs Travaux  
D'après le Journal Officiel de la République française

*Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour*



# La Coopération des idées

## MONOPOLE OU LIBERTÉ CONCLUSION

En ouvrant *la Coopération des idées* à l'enquête que je proposais sur la liberté en matière d'enseignement, d'assistance publique et de culte, M. Deherme indiquait très nettement que le problème était « non de théorie pure, mais d'opportunité pratique : *Faut-il remettre en question la thèse de la laïcité ?* (1) »

Les réponses reçues ne sont pas assez nombreuses pour permettre de diagnostiquer une orientation nouvelle de l'opinion (2) ; elles traduisent néanmoins une hésitation sur la valeur des formules qui, depuis 1870, ont semblé intangibles dans le parti républicain. Il semblait qu'il y eût fortune liée entre les termes : Enseignement d'État, Libertés modernes, Franchises intellectuelles, Progrès scientifique.

Maintenant qu'on est en mesure de se rendre compte des résultats obtenus en matière d'enseignement supérieur, secondaire ou primaire, les plus sincères sont amenés à se demander si l'on est véritablement dans la bonne voie, si la besogne faite répond aux

(1) Voir le numéro du 1<sup>er</sup> novembre 1910.

(2) Numéro du 1<sup>er</sup> décembre 1910.

espérances et aux ambitions nettement déclarées, si l'État enseignant s'est montré à la hauteur de la tâche que l'opinion lui avait remise en toute confiance et des responsabilités qu'il a acceptées « d'un cœur léger ».

En attendant que nous plongions à nouveau dans le feu de la forge l'outil qui n'a donné qu'une si médiocre satisfaction à nos aspirations de recherche scientifique indépendante (Universités), de formation de l'esprit (Lycées), de culture élémentaire (Écoles primaires), n'est-il pas de la plus vulgaire prudence d'accepter les concours qui s'offrent à nous du côté de l'Église ?

En matière d'assistance aux déshérités et d'éducation morale, n'est-ce point folie d'ignorer les religions ?

Si évidentes que dussent paraître nos modestes propositions aux yeux de quiconque voit avec épouvante la France poussée à l'abîme par le dogme de la laïcité radicale, nous avons cru devoir les envelopper de précautions. Ces réserves n'ont pas réussi à désarmer ceux qui, s'étant engagés à fond dans la voie qui conduit au monopole, c'est-à-dire à la persécution religieuse, ne consentent pas à examiner s'ils ont pu errer.

Sur l'avis de quelques personnes graves, j'avais soumis mon questionnaire à deux groupes d'études, qui comptent parmi leurs membres des universitaires distingués et des publicistes de valeur, l'*Union pour la vérité* et l'*Union de libres penseurs et de libres croyants pour la culture morale*. La première, après m'avoir fait espérer la publication de l'enquête dans son Bulletin, s'est prudemment abstenue, craignant sans doute de provoquer des débats irritants. La seconde a cru devoir appuyer son refus formel par une

réfutation en bonne et due forme. Je livre un extrait de ce document aux méditations de ceux qui se feraient encore quelque illusion sur les idées qui prévalent en haut lieu (1).

J'avais dit ceci : « Nous avons mieux à faire que d'exaspérer les croyants par des mesures inspirées d'un *jacobinisme sectaire*. » Il m'a été répondu : « Je suis vraiment étonné et peiné de trouver sous la plume de notre ami ce terme de *sectaire* appliqué à la politique de laïcité... Un catholique, un membre d'une Église quelconque appartiennent à une secte, et c'est ne rien dire d'injurieux que de constater cela comme un fait. Mais le libre-penseur, précisément, n'appartient à aucune secte. C'est simplement un citoyen qui cherche le bien de son pays et un homme qui veut le bien des hommes. La Patrie n'est pas une secte ; l'Humanité n'est pas une secte. Personne n'est privé, d'ailleurs, si cela ne lui suffit pas, du droit d'adopter, *en outre*, un point de vue plus spécial et plus étroit, qui peut être celui d'une secte. Mais nous lui refusons le droit d'appliquer le terme de sectaire à ceux qui adoptent de préférence le point de vue le plus large, celui qui s'impose à tous, et auquel tout autre point de vue doit, en tout cas, être subordonné. — Une Église ne peut utilement travailler en matière religieuse ou même en matière d'enseignement que pour ses *sectateurs* ; mais l'État doit offrir à tous la culture intellectuelle et morale nécessaire à tous sans distinction de secte, et sectaire est celui-là seulement qui refuse de l'accepter. »

Il y a encore des choses bien curieuses dans le *Syl-*

(1) Je ne suis point autorisé à nommer l'auteur, la communication ayant eu un caractère privé ; mais je puis dire qu'il appartient aux plus hauts Conseils de l'Université.

seulement s'épanouit enfin, radieusement, sa pensée intégrale, positivement religieuse ».

A. DUBUISSON.

*Nous avons reçu :*

**Guide pratique d'édition à l'usage des auteurs**, par GUSTAVE TILLIÉ, 2 francs (*Moniteur juridique*, 4, rue du Fouarre). — Recueil de renseignements commerciaux et juridiques utiles à consulter pour les auteurs.

**Le Roman d'une neurasthénique**, par PAUL DE LAGET, 3 fr. 50 (Bernard Grasset, éd., 61, rue des Saints-Pères). — Une jeune fille, neurasthénique, est conduite par son père dans une maison de santé pour faire une cure. L'auteur en profite pour nous décrire cette singulière maison et son directeur. On y danse, on y joue la comédie, on y fait des parties fines, on y flirte. Des femmes mariées et de jeunes boulevardiers y viennent chercher aventure. Tout cela est un peu chargé. Dans ce monde de pantins, notre jeune neurasthénique distingue un monsieur qui lit Hartmann. Elle aussi a lu Hartmann. Ils s'aiment donc. Mais le monsieur est un pessimiste convaincu, de plus tabétique, ce qui est une excuse : un beau matin, pour préluder au suicide cosmique, il se coupe la gorge avec un rasoir. Et la jeune fille devient hystérique, — pour faire comme tout le monde.

**Le Jeune Homme et la Vie**, par MARCEL MARTINET, 3 fr. 50 (L'Édition de Paris, 76, rue Gay-Lussac). — Des poèmes : les perce-neige, les recueillements de l'aube, odelettes, les rythmes de la solitude, vers le ciel. Cela va des petites sensations d'adolescence, où tant de rimeurs s'arrêtent, pour aller jusqu'à penser les grands sentiments humains.

Et les vieux hommes las se sont enfin levés,  
Sentant que sous la mince et sournoise cloison  
Un grand soleil humain montait à l'horizon.

---

*Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.*

---

*labus* qui dénonce mon hérésie. Nous les réserverons pour une autre fois, nous contentant de souligner les deux propositions suivantes : Le point de vue de la libre-pensée étatiste *s'impose à tous* ; — Sectaire est celui qui *refuse d'accepter la culture intellectuelle et morale que l'État offre à tous*.

Cette doctrine ne manquera pas de provoquer l'alarme dans le cœur de ceux qui voient grandir de jour en jour le mépris de la liberté.

MAURICE VERNES.

---

## La Bible dans l'Éducation moderne

(Réponse à M. Maurice Vernes) (1)

---

### I

#### MORALE INDÉPENDANTE, INDÉPENDANCE MORALE

Tous les peuples, le Français excepté, voient en l'éducation la source, le mobile et la fin de l'instruction ; tous jugent dangereux un savoir qui n'aurait d'autre but que la satisfaction des instincts personnels. Chacun ne vaut, pensa-t-on toujours, que par les services rendus à sa société. Rendre à la postérité les devoirs reçus de l'antériorité fut et demeure l'universel critère de la morale humaine.

L'origine de cette constatation fondamentale se retrouve dans la constitution psychique qui nous est

(1) Voir *la Coopération des idées*, 16 novembre 1910.

commune avec les animaux. L'individualité est une fraction, presque une fiction.

Néanmoins, ce constat ne suffit pas à l'institution d'un système positif de l'éducation. Multiples sont les services ; plus divers sont les offices. Il est relativement aisé de discipliner l'enfant. On lui dit : Ceci est bien ; cela est mal ; voilà comment faire. Mais l'âge de raison arrive. La jeune intelligence pose ses *pourquoi*. D'où la nécessité de motiver les prescriptions.

L'éducation stable repose sur l'acquisition d'une conscience des motifs ; elle implique une connaissance de l'ambiance, physique et politique. Pour remplir ce programme, nos théologiens ont les Testaments ; et ces paroles des morts sont belles. La Genèse, avec ses puissances créatrices, répond au premier point. Les autres livres, ceux de *l'ancien* Testament, racontent, à leur façon, l'histoire des hommes. Par le culte, par le catéchisme, par le prône, ils éduquent, chez l'enfant et l'homme, le cœur, l'esprit et la conduite.

L'école contemporaine et la vie moderne ne sont pas tout à fait dénués de moyens analogues. Les sciences naturelles décrivent une genèse mieux informée, et l'histoire ressuscite les vicissitudes de nos pères. Par contre, il n'est guère chez nous d'enseignement post-scolaire. Il arrive alors que, pris entre son culte traditionnel persistant et l'enseignement de l'école publique oublié, le jeune citoyen retourne à la foi de son enfance ; ou bien il vient sombrer dans un scepticisme plus ou moins raisonné.

Les instincts héréditaires, les bonnes habitudes prises dans la famille et les entours, combinés à l'intérêt plus ou moins avisé, constituent désormais les



seuls mobiles d'action. On ne vit plus que sur le capital moral de la société.

Ce provisoire ne saurait durer. Il n'est point, au reste, le seul péché de la situation actuelle. Entre l'enseignement culturel et l'enseignement laïc, on n'a su établir la conciliation que demande la paix civile. Les théologues et les scientifiques s'opposent leurs conceptions du monde et de la civilisation. Rivés à la lettre traditionnelle, les premiers prétendent imposer des dogmes immuables. Leur histoire, écourtée, s'intitule sainte, et se taxe d'universelle. Les seconds, par réaction, ne savent embrasser la série historique : chaque terme devient indépendant, toute relation semble artificielle. Les esprits religieux saisissent un ensemble, tout en rejetant les phases d'évolution qu'ils ne savent s'assimiler. Les gens d'école, bornés aux incidents du développement politique, n'aperçoivent pas l'Épopée. Le passé, clament ils, est une conjuration contre le présent, et un défi à l'avenir. Les synthétistes suspectent les découvertes de l'analyse; les annalistes redoutent les tendances unificatrices de la civilisation internationale. On se combat, faute de s'entendre.

De la part des défenseurs de la foi absolutiste, cette conduite est logique. Si déplorable qu'elle soit, il faut s'en accommoder. La raison est pour eux quand ils soutiennent qu'une morale dite indépendante n'obtiendra jamais que l'indépendance des cœurs. La solidarité est éphémère qui ne repose sur la continuité : ainsi le veut l'hérédité. Anatomiquement, physiologiquement, psychiquement, historiquement, moralement, les vivants continuent les morts...

Bien, dit le théiste : nos pères croyaient en Dieu ; donc, pas d'école sans Dieu ! — Non point, reprennent leurs adversaires : l'idée de Dieu, comme toute

autre, a son évolution. Le Cosmos du télescope s'accommode mal d'un Dieu anthropomorphique, armé de tous les tonnerres du Sinaï. H. Spencer (1) qui, de ses respects sincères et de sa science informée, suivit la vie philosophique du principe divin, l'a vue s'évaporer dans l'espace incognoscible et éternel : dans l'*Asylum Ignorantiæ* de l'esprit impuisant. Avec lui, nous reconnaissons que tout est pénétré de mystère; nous savons, mieux que lui peut-être maintenant, que l'irréel est *infiniment plus vrai* que le savoir constaté. Mais cette ignorance métaphysique reconnue, proclamée, sommes-nous autorisés à rejeter ce que, par ailleurs, nous avons positivement appris? Respect à l'inconnaissable! soit, raison de plus pour fouiller l'inconnu et pour utiliser le connu. Si les doctrines subjectives énoncent des devoirs, ces devoirs restent subjectifs : les admet qui croit. Mais des devoirs positifs dérivent des doctrines positives. Ils commandent d'après leur réalité : « Travaillons donc à bien penser, selon le conseil de Pascal; voilà le principe de la morale. »

## II

## MORALITÉ PAR HUMANITÉ

Puisque la bonté d'une institution se juge à ses résultats sociaux, telle l'excellence d'un arbre à ses fruits, le principe de la morale se trouve dans une

(1) Et Pascal, avant lui : « Parlons selon les lumières naturelles. S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni principes ni bornes, il n'a nul rapport à nous; nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. Cela étant ainsi, qui osera entreprendre de résoudre cette question. Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport avec lui. » (*Pensées*, III.)

juste appréciation de la constitution et de l'histoire de la société. La morale découle de la sociologie, comme la psychologie sort de la physiologie. Pour le citoyen moderne, l'histoire sainte c'est l'histoire de tous les ancêtres qui nous légèrent corps, âme et biens. Leurs fautes mêmes nous instruisent. En un mot, la morale humaine puise sa force et ses sanctions dans une religion de l'humanité.

Voilà un jugement sectaire, dira-t-on. La secte positiviste n'est qu'une secte de plus dans la multitude démoralisante des sectes religieuses. Cette objection de prime abord ne tient pas devant une simple réflexion : Puisque les religions fondées sur des conceptions surnaturelles ne sauraient invoquer logiquement que des mobiles invérifiables, et ne prescrire en conséquence que des préceptes arbitraires — inaptés par suite à rallier les esprits et commander aux volontés — il faut bien qu'une morale contrôlable s'appuie sur des mobiles humains. Il s'agit d'apprendre à l'homme le service de l'humanité ; d'où la nécessité de connaître et d'aimer cette humanité. C'est la logique même du catéchisme chrétien :

— Pourquoi Dieu vous a-t-il mis au monde ?

— Pour le connaître, l'aimer, le servir et, par ce moyen, gagner la vie éternelle.

Certes, le positiviste serait sectaire, au sens péjoratif du mot, s'il opposait son principe d'humanité aux principes divers des cultes religieux. Mais point. Il sait que nul dogme, nul précepte n'eut jamais la consécration surnaturelle que prêchent ses croyants. Il sait que ce sont des hommes comme lui et meilleurs que lui, d'un haut génie, d'un chaud dévouement, qui interprétèrent au mieux des faits plus ou moins explicables. Les cultes sont des approxima-

tions du sien ; il y retrouve des symboles et des enseignements respectables. Le fétichisme anime sa poésie ; le polythéisme personnifie en ses mythes d'art les puissances cosmiques ; les monothéismes synthétisent la vie des gens et des nations ; la métaphysique — *forward child understanding*, dit Shakespeare — l'élève de ses ignorances au savoir. A ce compte, si le positiviste est sectaire, c'est que seul il veut, de toutes ses sympathies historiques, réunir dans une affection réciproque les religions ennemies. Sans qu'aucune de celles-ci renonce à ses traditions, il travaille à établir la religion des religions. Qu'ils le sachent ou non, cultes anciens et cultes modernes rentrent unanimement dans sa synthèse universelle. Son agnosticisme consacre l'espace immense et le temps infini aux aspirations spiritualistes. Son monisme chante la genèse perpétuelle des œuvres de la terre et du ciel : poème grandiose où l'homme, tiré de sa poussière originelle, monte, par la lignée animale, à son rang princier. Puisque, embryologiquement, chacun répète dans sa chair les labeurs paléontologiques, comment se dispenser de fêter les splendeurs de la vie dans l'épanouissement de ses progressives métamorphoses ?

Le culte de l'humanité parachève l'initiation. Il réalise l'éternelle trinité des astrolâtres antiques, du ciel, de la terre et de l'homme, en la dotant de son principe coordinateur. L'histoire de la civilisation fait suite à l'histoire naturelle : elle la prolonge en s'en justifiant. Par elle, l'homme est plus que l'*homo* : l'espèce en a fait le produit incomparable d'une évolution superorganique ; et il règne sans partage sur sa planète conquise.

L'humilité de son origine comparée à son sort lui

dicte son destin. Héritier, en son sang et son cerveau, des défunts, il se doit corps et âme à ceux qui seront. Voilà le principe clair d'une morale certaine.

C'est pour refuser de voir en ce positivisme élargi, réfractaire à la critique la plus réaliste, la source vraie de nos fins morales, que nos soi-disant éducateurs officiels ont failli à leur mission.

### III

#### LA BIBLE BIBELOT

Des hommes de bonne volonté, que l'agonie contemporaine de l'éducation publique angoisse, demandent aux religions mourantes les leçons de leur expérience.

Récemment, s'est opérée avec la violence du scandale la séparation tardive des Églises d'avec l'État. Le catholicisme a fait bloc à l'écart, dans la revendication intransigeante de ses prérogatives et de ses biens. Les gens de la loi lui extorquèrent ses richesses; la gent politicienne lui conteste sa liberté. La rupture est complète. L'instituteur dédaigne le curé; le curé excommunie l'instituteur.

Plus détaché des choses du ciel, le protestantisme s'est accommodé des convenances du siècle. Qui sait exiger peu obtient obstinément beaucoup. L'allègement du dogme traditionnel et l'adoucissement du régime ecclésiastique, opérés depuis assez de temps, facilitaient l'adaptation nouvelle. Chez le protestant, le vieil homme n'est pas mort. La Bible lui apparaît en Livre de la Sagesse : le Livre unique d'inspiration, de conseil et de jugement : « Quelle extraordinaire richesse de leçons soit de morale privée, soit de morale familiale, soit de morale nationale, soit de mo-

rale universelle ! » écrit M. Vernes. « Est-ce que les Grecs, est-ce que les Latins nous donnent quelque chose qui vaille ces enseignements-là ? » ajoute avec audace son enthousiasme pieux.

« La richesse des leçons » est évidente : il en est pour tous les goûts ; depuis le talion, les sacrifices d'enfants, les malédictions du Dieu jaloux, l'extermination la plus sanguinaire, la partialité pour le peuple élu et la haine pour les nations étrangères, jusqu'à l'amour du prochain, la miséricorde arbitraire au pécheur et au juste, la charité universelle. Il n'est pas de thèse, mauvaise ou bonne, qu'un texte biblique ne puisse étayer. On ne sait que trop que « la richesse des leçons » s'est changée en leçons de richesses. Guizot dit tout haut ce que maints de ses coreligionnaires pensaient tout bas : « Enrichissez-vous ». Et il eut la manière ; et son fils en profita. La horde du Talmud connaissait déjà théorie et application.

Les Grecs et les Latins n'auraient rien à comparer à ce tas de récits et de préceptes incohérents ! Quelle foi, monsieur Vernes, est la vôtre ! Il y eut plus d'humanité en Attique que jamais dans le reste du monde. Le mythe prométhéen ne dépasse-t-il pas le mythe mosaïque ? Le feu dérobé aux dieux pour l'amour des mortels resplendit d'un éclat plus pur que le buisson ardent du désert arabe. Hercule le céderait-il à Josué ? Où découvrez-vous plus de civisme qu'aux jours de Salamine, des Thermopyles, de Marathon et des guerres de Rome ? Les Sages ne vaudraient pas les Prophètes ? Les entretiens de Socrate et les dialogues

(1) Voyez *la Chronique de Sulpice Sévère*, notes et notes, par ANDRÉ LAVERTUJON ; et, en particulier, au livre II, les pages 221 à 235, que j'aurais tant de plaisir à reproduire ici !

de Platon font à bien des gens oublier les paraboles de Jésus. Les matrones romaines, éducatrices de héros longtemps avant la mère des Macchabées, seraient-elles indignes des Thamar, des Esther, des Débora, des Jaël, des Judith et de tant d'autres éminentes prostituées, filles et femmes, chères à Israël ? Ce qui nous apparaît comme moral dans l'Écriture y fut infusé par cette civilisation grecque envers laquelle vous êtes si injuste. L'Ancien Testament, rappelez-le vous, scandalisait les premiers chrétiens.

Le prestige biblique s'évanouit. L'exégèse et la science des orientalistes dépouillent le recueil sacré de sa légende vénérée. Le peuple élu de Iahveh fut un peuple de pillards. Il se dit béni de Dieu parce qu'il fut maudit des hommes. Son nom dit son opposition : il *affronte Dieu* ; il s'oppose au genre humain. Non contents d'emporter d'Égypte les vases précieux et les parures des indigènes, de donner en Europe leur nom aux matières d'or et d'argent dont ils sont les brocanteurs, les Juifs ravirent les livres, alors d'un très haut prix (1), pour en retirer des copies et en composer de faux. La Genèse est un plagiat d'une chronique chaldéenne dont nous possédons le texte. Le grand géologue Suess a retracé les péripéties de l'inondation du delta mésénien, aux premières pages de sa *Face de la Terre*. L'Exode est un roman rêvé au pays des mille et une nuits. Le Deutéronome fut un emprunt à Ninive. Hammurabi incarne vraisemblablement le personnage que les Hébreux dotèrent du nom mythique d'Abraham : le mimétisme de Juda s'exerce avec

(1) « In those days — il s'agit du siècle d'Aristote contemporain de la compilation — it was almost as costly to create a library of books as in our own to create a gallery of pictures. » (G. H. LEWES, *Aristotle*, p. 8.) Lewes donne ses références.

prédilection sur les noms. Le Lévitique et les Nombres sont des « fuites » des archives sacerdotales et administratives de l'Égypte et de la Mésopotamie. Partout ailleurs, au Livre des Rois, par exemple, la fiction s'est fondue avec l'histoire, comme dans les légendes primitives des saints. Les livres philosophiques, les Proverbes, la Sagesse, l'Ecclésiaste, proviennent des temples d'Ammon ouverts par les Grecs. Ils supposent une stabilité politique que ne surent jamais garder les tribus de Sem. Le Cantique des Cantiques, d'une sensualité si lyrique, serait originaire du pays ninivite, prototype du Paradis terrestre. Une remarque d'ensemble révèle l'artificiosité de la littérature biblique. Uniformément découpée en une sorte de perfection rythmique, elle s'élève solitaire dans le désert d'œuvres littéraires adjointes : telle une forêt d'arbres nains et régulièrement taillés à la mode japonaise : flore équatoriale rabougrie, dénuée d'un sous-bois nourricier et de ses mousses d'assolement.

A la vérité, la Bible est un choix merveilleusement adapté à la situation précaire du campement juif. Riche est l'étalage ; saint Jérôme se désespérait du désordre du trop copieux éventaire ; mais cette exposition, commencée au cours du haut période royal, ne montre que la prévoyance habituelle de la théocratie militaire. Le fondateur d'une dynastie, le roitelet David, comme Napoléon, s'arrange pour avoir, suivant le mot de Jacques I<sup>er</sup> d'Angleterre, des prêtres et des juges à sa dévotion ; car c'est l'application qui fait la loi. Procédure et jurisprudence escamotent la justice. Nous en savons quelque chose sous la République. Ainsi le Pentateuque, si longtemps attribué au légendaire Moïse, est le pendant du Code



consulaire : c'est un épitome de théocrate savamment sélectionné, pour une fin politique, parmi le recueil confus des lois anciennes. Il n'a pas d'autre originalité que celui de nos manuels classiques.

Dans ces conditions, attribuer à la Bible une valeur prépondérante dans l'éducation publique serait compromettre son office historique et poétique. Ce qui donna un caractère sacré à ce livre, ce ne furent jamais les tendances judaïques, jalousement nationalistes (1) ; ce furent les malheurs de la nation, écrasée par ses puissants voisins, Égyptiens, Assyriens Phéniciens, Bédouins. La plainte incessante d'un peuple foulé et inassimilable, dispersé mais vivant, geignant au martyre dès qu'il ne peut dominer, opprimer, exterminer, a ému l'humanité lointaine et imprévoyante. Ce n'est qu'après l'avènement du catholicisme, du quatrième au douzième siècle, que les cris pseudonymes des prophètes et les supplications des psaumes s'élevèrent de leur partialité nationale à leur interprétation universelle. Et cet ennoblement moral ne fut, à aucun moment, l'œuvre des Juifs. C'est la lente rédaction hellénique des adages orientaux et des Évangiles qui releva la dignité d'une littérature bibelotée aux quatre orientes du monde asiatique. « Le fils de David » exigeait une lignée honorable ; et la réalisation dogmatique des prophéties sanctifia les prophètes.

L'histoire ne s'accorde pas avec la dévotion calviniste. Les anglicans le savent, eux qui se trouvent officiellement chargés de la direction politique des

(1) « La piété juive était plus large d'espérances que de générosité ; sauf de rares exceptions, elle reste plus ou moins persuadée que la possession de Dieu est pour elle un privilège national et héréditaire. » (A. Loisy, *la Religion d'Israël*, p. 245.)

jeunes consciences d'un grand empire. Ils distordent le sens ; en France, ça ne prendrait pas. Au Congrès international d'éducation, tenu à Londres en 1908, le chanoine d'Ely, le Rév. Glazebrook, redoutait fort l'interprétation littérale des contes bibliques : ils feraient croire que le monde n'est point gouverné par un être doué de moralité. Quelques rabbins indépendants, de l'école de Spinoza, arrivent à d'identiques conclusions. Les exemples bibliques sont exemples immoraux. Depuis la concurrence du christianisme, les fidèles du Talmud se défiaient du Cantique des Cantiques et de maints épisodes. Pour que la Bible puisse garder quelque vertu pratique, il lui faut donc reprendre son vrai rang dans la chaîne historique du développement humain.

## IV

## DE L'AUTEL A LA BIBLIOTHÈQUE

La déconsécration de la Bible n'ôte aucun prestige moral à ce précieux exemplaire des mœurs primitives de l'Asie Mineure. Elle l'épure de sa gangue originelle. Au lieu de rester le livre taboué d'une race dissidente, le guide mystique équivoque de confessions rituelles inconséquentes, le verbe impérieux d'une Église intransigeante, la Bible se transforme en un monument incomparable d'archives de littérature et d'histoire. Quittant l'autel usurpé pour la bibliothèque, elle regagne en instruction ce qu'elle prétendait dicter à l'éducation. Œuvre internationale, elle rentre dans le torrent circulatoire des richesses intellectuelles et traditionnelles de l'humanité. C'est sous ce couvert tout humain qu'Auguste Comte l'inscrit

au nombre des 300 volumes qui composent la bibliothèque du prolétaire contemporain. Nul privilège ne lui revient dans une éducation publique commune à tous les peuples, et aux deux sexes. *L'Iliade* et *l'Odyssée*, les drames d'Eschyle et de Shakespeare, *l'Imitation*, la géographie et l'histoire, possèdent une puissance éducative qu'il suffit de connaître pour rivaliser supérieurement avec les préceptes bibliques. Au recueil sémite, l'Orient préférera ses livres sacrés.

Il y aurait quelque outrecuidance à penser que la Bible soit plus édifiante que ces livres vénérables. Il est plus certain que nous aurions nous-mêmes de belles leçons à prendre aux Orientaux, car le Nouveau Testament (1), bien que plus pur, n'a guère d'efficacité supérieure à celle de l'Ancien. Quel rêve fait donc M. Vernes lorsqu'il écrit : « Et quand la morale, dépassant les bornes d'une nation, s'adressera à toutes les nations, où se formulera-t-elle plus éloquemment que chez les prophètes d'Israël et dans le Nouveau Testament ? »

Je dirai à mon tour : Puisque, avec un parfait bon sens, M. M. Vernes cherche à constituer une morale

(1) Lafcadio Hearn, qui connut si bien le Japon, nous dit, en sa préface aux *Glimpses of the un familiar Japan* : « Il y a plus de cent soixante ans que Kaempfer écrivait des Japonais : *Dans la pratique de la vertu, dans la pureté de la vie et le dévouement, ils dépassent de loin les chrétiens*. Et, sauf là où la morale indigène a souffert de la contamination étrangère, comme dans les ports ouverts, ces mots restent vrais des Japonais d'aujourd'hui. Ma conviction, et celle de maints observateurs, impartiaux et très expérimentés de la vie japonaise, est que le Japon n'a rien absolument à gagner, soit moralement soit autrement, mais fort à perdre, par une conversion au christianisme. »

C'est ce que le P. Le Comte nous avait déjà fait entendre, dès le dix-septième siècle, pour la Chine. Les voyageurs éclairés, et mon ami le regretté Paul Boëll me le confirmait, sont unanimes à reconnaître que seule la racaille d'Extrême-Orient, ou à peu près, peuple, par calcul, les missions catholiques ou protestantes de là-bas.

vraiment universelle, il consentira à ramener la Bible au rayon tout relatif que lui indique la critique. Assemblage de livres disparates, elle cédera chaque œuvre à son rang. L'exégèse y pourvoira.

« Il n'est point de synthèse partielle », disait Comte. Il n'est point d'éducation commune sans une doctrine commune ; point de morale universelle sans une religion universelle.

Plus de conscience sans assez de science ; pas de concours sans concorde ; point de paix sans impartialité. Comte a raison : *Entre le Monde et l'homme, il faut l'Humanité* : toute l'Humanité.

ÉLOI PÉPIN.

---

## Quelques observations sur l'article précédent

---

On a pu savourer la hardiesse des hypothèses historiques de M. E. Pépin. C'est un jeu amusant. Mais notre auteur semble le prendre au sérieux, et il se recommande du positivisme. Vraiment, je ne puis laisser passer son article sans présenter quelques observations sommaires.

..

Le positivisme ne se peut réduire à être une secte, et surtout une secte athéiste, — « l'athéisme étant aussi incapable de rallier que de régler », a dit Comte. Or M. Pépin est persuadé que la science nie Dieu. Mais la sagesse positiviste compréhensive s'oppose à l'infatuation du scientiste négateur. Là-dessus, tout ce qu'avoue savoir le vrai positiviste, c'est qu'il ne sait pas, qu'il ne croit pas pouvoir savoir et que, sans

doute, pour servir, honorer et aimer congrûment l'Humanité, il n'a pas besoin de savoir.

Pour « réunir dans une affection réciproque les religions ennemies », pour « établir la religion des religions », il faut comprendre ces religions. Et c'est les aimer. D'abord la dernière, celle qui nous a animés nous-mêmes, la plus pure, la plus complète, la plus efficace, — le catholicisme. C'est ce que Comte, au cours de sa vie de méditations, a fait de plus en plus; c'est ce que beaucoup trop de ses disciples ont fait de moins en moins, — pour aboutir à l'anticléricalisme irrégulier, honnête encore peut-être, mais d'autant plus imbécile, d'un Gambetta et d'un Ferry. L'imbécillité se décèle assez maintenant par les résultats mêmes auxquels nous assistons, les funestes conséquences d'une anarchie croissante. Et ce fut une bien fâcheuse déviation du positivisme.

« On ne détruit que ce qu'on remplace », ne cessait de rappeler Comte : nos politiciens se sont acharnés à détruire avant d'avoir rien remplacé, et des positivistes comme M. Pépin y applaudissent. A. Comte a bien montré aussi qu'il n'y a pas de société sans gouvernement spirituel et temporel. C'était condamner l'anticléricalisme sous toutes ses formes. Pas de religion sans prêtres, et pas de société sans religion. Et celle qui est, d'abord, non celle qu'on imagine. Le positivisme est avant tout positif.

..

M. E. Pépin va même, logiquement d'ailleurs, jusqu'à l'antichristianisme déclaré. En subtil matérialiste, mais en médiocre positiviste, il oublie toute la méthode positive. « Les entretiens de Socrate et les dialogues de Platon, dit-il, font oublier les para-

boles de Jésus. » Pour un intellectuel, peut-être, dans sa bibliothèque, non pour l'Humanité. Quittons les nuées dans lesquelles se complait l'orgueil cérébral, laissons les livres, comparons, à leur apogée, les civilisations grecque, romaine et la civilisation française. Et cela met fin à un débat oiseux.

Quant à prétendre élever la mythologie au même rang que les Écritures saintes, et même à un rang supérieur, c'est pour le moins paradoxal. Rappelons-nous ce que savaient en penser et dire les apologistes du deuxième siècle (1). Lisez Tatien : « Pourquoi, du moment que tu es Grec, t'irriter contre ton enfant si, à l'imitation de Jupiter, il te tend des embûches et te prend ton épouse ? Pourquoi le considérer comme un ennemi et honorer quelqu'un qui lui ressemble ? Et de même, pourquoi reprocher à ton épouse sa conduite déréglée si tu élèves des temples à Aphrodite ? » Et Aristide : « Lorsque les Grecs firent des lois, ils n'ont pas vu que par elles ils condamnaient leurs dieux. Car si leurs lois sont justes, leurs dieux sont criminels. N'ont-ils pas transgressé les lois en se tuant les uns les autres, en pratiquant la magie et l'adultère, en pillant et volant, en dormant auprès des hommes, pour ne point parler de leurs autres actions ? » Et saint Justin : « Nous adorons Jésus-Christ. Lui, du moins, nous savons que la passion impure ne l'a jamais poussé vers Antiope ou d'autres femmes, ni vers Ganymède ; jamais il n'a été délivré, grâce à l'intervention secourable de Téthys, par le géant aux cents bras... Ceux qui croient de pareilles fables, eh bien, nous les plaignons ! »

Le paganisme, d'ailleurs, par les mythes et les or-

(1) Cités par O. HABERT, *la Religion de la Grèce antique*.

phiques, s'était peu à peu spiritualisé. Beaucoup de polythéistes, plus ou moins philosophes, devinrent ainsi dignes d'être chrétiens. C'est alors que Jésus apparut au monde pour que Paul de Tarse pût enseigner les Gentils. Et désormais les Barbares peuvent venir : ils ne trouveront pas que la pourriture du paganisme où se vautrer, mais la source fraîche et pure où se désaltérer et se régénérer. Eux aussi, même dans le fracas des batailles, la soulerie du meurtre et de l'orgie, entendront la Parole de vie.

Certes, la cité antique fut belle. Comme l'enfance. Mais tout ce qu'elle eut d'humainement bon fut incorporé par la société chrétienne, et agrandi, purifié. L'Église n'a qu'à gagner à cette confrontation. Et elle en est si certaine que jamais les anciens philosophes n'ont été tant cités qu'au moyen âge. N'est-ce pas, d'ailleurs, par la vigilance et le labeur opiniâtre des moines des premiers siècles que nous a été conservé et transmis tout ce qui, là-dessus, satisfait notre curiosité sympathique, voire même notre simple dilettantisme ?

Dans sa frénésie de paradoxes antichrétiens, M. E. Pépin va jusqu'à mettre la cohue asiatique au-dessus de la société occidentale. Il nous cite Lafcadio Hearn, qui lui-même se retranche derrière un certain Kaempfer, lequel aurait dit des Japonais, il y a quelque cent cinquante ans : « Dans la pratique de la vertu, dans la pureté de la vie et le dévouement, ils dépassent de loin les chrétiens. » Eh bien ! j'en demande pardon à mon ami Pépin, cela prouve seulement que les niais ne sont pas une création de notre temps comme, à les voir pulluler et si à la mode, on

eût pu le supposer. J'en prends à témoin les négociants qui ont eu affaire aux Japonais et qui ont été lésés par leur insigne mauvaise foi et leur improbété, les voyageurs qui ont parcouru le monde et qui ont pu constater ainsi que la véritable industrie nationale du Japon est la prostitution. Ce trafic des femmes se fait dans des conditions abominables. D'ailleurs, l'insensibilité, la cruauté des Japonais sont bien connues.

Leur civilisation? Elle est inférieure à celle des Chinois, qui ne laisse point d'être très inférieure à la nôtre. Car la civilisation ne consiste pas à connaître le maniement d'un canon à tir rapide ou d'une torpille qu'on n'a pas su inventer, — voire même à pouvoir passer les examens de l'École polytechnique. J'ai rencontré des polytechniciens français qui avaient une mentalité et une moralité de troglodyte.

Les Japonais sont entrés dans la phase industrielle; mais en barbares qu'ils sont. Leurs usines emploient autant de femmes et d'enfants que d'hommes adultes, et pour un misérable salaire de famine. C'est l'exploitation féroce, — jusqu'au sang. Le docteur Kuwada a pu dire : « Le traitement des jeunes filles dans les usines du Japon est une honte pour l'Humanité. » Les révélations qui nous ont été faites dépassent en horreur ce que nous savons de l'exploitation, de l'assassinat industriel des femmes et des enfants en Angleterre, au début du siècle dernier.

Enfin, les journaux nous informent que, sur les vingt-quatre socialistes qui ont été condamnés à mort, — sous un prétexte fallacieux, en réalité pour délit d'opinion, — dix, parmi lesquels une femme, viennent d'être exécutés. Au cours de ce procès,



deux avocats en renom, Homai et Uzewa, ont été menacés d'exécution immédiate s'ils persistaient à se charger de la défense. J'imagine que, là-bas, Homais, surtout si de pharmacien il s'est fait avocat, doit apprécier comme il sied l'assertion de M. Lafcadio Hearn : « Le Japon n'a rien absolument à gagner, soit moralement soit autrement, mais fort à perdre, par une conversion au christianisme. »

Sans doute, les peuples ne se soutiennent que par leurs vertus. Les Japonais ont les leurs. Aussi les Chinois.

Les Japonais font harakiri sans rechigner, et ce sont d'énergiques guerriers, qui ne reculent pas devant la souffrance ni la mort. Mais ils en font encore meilleur marché pour les autres.

La constitution de la famille chinoise est admirable pour sa discipline, la continuité, la solidarité, l'éducation sociale qu'elle dispense, la vénération des ancêtres qu'elle cultive. Mais il y manque ce que seul le christianisme enseigne : la pureté et l'amour.

C'est l'état social, et particulièrement la place que la femme y occupe, qui mesure une civilisation. La femme japonaise est un objet d'ignoble trafic, la femme chinoise n'est guère mieux qu'une esclave tant qu'elle n'est pas la plus vieille du gynécée. C'est le catholicisme qui, par la touchante institution de la chevalerie au moyen âge, par le culte émouvant à la Vierge Marie, a élevé, libéré, sanctifié la femme. Et si, aujourd'hui, la femme occidentale s'avilit par le divorce, la rébellion, l'activité matérielle, la désertion du foyer, la dépravation des mœurs, les divagations morales et intellectuelles du féminisme, et tous les détraquements physiques qui s'ensuivent, c'est qu'elle a désappris de prier et d'aimer.

M. E. Pépin va plus loin que Gambetta et Ferry, et même que son véritable maître, Pierre Laffitte : pour lui l'anticléricalisme est un article d'exportation. La peste aussi; mais on n'y pousse pas. « Seule, dit-il, la racaille d'Extrême Orient, ou à peu près, peuple, par calcul, les Missions catholiques ou protestantes de là-bas. »

Rien de plus injuste, rien de plus faux. Pierre Laffitte lui-même, malgré son parti pris, avait reconnu que la Mission des Jésuites en Chine s'était accomplie « avec une sagacité spéciale, et d'ailleurs avec un plein dévouement qui mériteront toujours le respect des hommes sensés ». Il est vrai qu'il ne se soucie plus d'être parmi les « hommes sensés » quand il s'agit des Dominicains. Et, chez une intelligence de cette envergure, un tel sectarisme surprend, — presque douloureusement. Ah ! que le cerveau, même le plus lumineux, s'obscurcit aisément s'il n'est toujours réchauffé, animé par le cœur...

Le zèle théologiste des missionnaires est parfois inopportun et imprudent. Soit. Il est moins dangereux, en tout cas, pour l'influence française et la tranquillité de l'Europe, que la rapacité féroce de certains trafiquants, le j'mensichisme des fonctionnaires jouisseurs, végétatifs ou arrivistes et la stupidité sans fond des commis-voyageurs de la franc-maçonnerie, instituteurs ou autres.

Ceux qui, ayant pu se rendre compte sur place, nous assurent néanmoins que seule la racaille fréquente les écoles et les églises des Missions, ils manifestent ainsi la force d'observation et la pénétration psychologique d'un reporter de journal radical-

socialiste faisant le tour du monde en quatre-vingts jours.

Pour rompre avec le passé de sa race, oser affronter l'opinion publique, se charger de mépris et de colères, il faut bien être taré de quelque manière. Mais l'amour chrétien a toujours su utiliser ces tares. De l'atavisme meurtrier, il fait de l'héroïsme; de l'hystérie, du bouillonnement excessif des passions, il fait de la sainteté; de l'orgueil du scandale non conformiste, il fait du génie précurseur. Jésus aussi se faisait suivre par la racaille de Judée. L'Église a pieusement continué la tradition de pitié et d'amour. Racaille? Le mérite est d'autant plus grand d'en tirer, comme à Tien-Tsin, par exemple, des héros, des saints et des martyrs.

Certes, le déchet est considérable. Moins cependant que celui des écoles laïques et maçonniques, encore que les indigènes y apprennent à chanter l'*Internationale* et *Viens poupoule*, au lieu de *Dieu vainqueur*. Quoi qu'il en soit, l'Européen qui passe, le plus souvent, n'entre en contact qu'avec cette racaille : boys filous, interprètes entremetteurs, prostitués des deux sexes, etc. Et l'histoire s'écrit ainsi.

Hormis quelques rares exceptions, les missionnaires que j'ai rencontrés dans mes pérégrinations en Indo-Chine, en Chine, au Sénégal, au Soudan et en Guinée, étaient des hommes remarquables, à tout le moins moralement, et tous dignes d'estime, quelques-uns d'admiration. Je tiens à rendre l'hommage d'un vrai positiviste à ces modestes et dévoués serviteurs de la plus grande civilisation réalisée jusqu'ici, la civilisation chrétienne.

G. DEHERME.

## Revue des Opinions, des Faits et des Idées

---

### ET JÉSUS VINT

De l'almanach illustré *Pro Pace* pour 1911, dont Edmond Thiaudière a rendu compte dans le dernier numéro de *La Coopération des idées*, nous extrayons une très émouvante poésie d'Ada Negri, *Et Jésus vint...* ou du moins la traduction en français qu'en a fait notre collaborateur.

Elle réunit les bambins ce soir-là, qui était celui de la Vigile — il faisait dehors un froid mortel — et elle répéta avec eux la prière.

Puis doucement elle leur dit : « Demain, c'est Noël, mes enfants. Il faut que chacun de vous s'endorme paisible, la tête sur son petit oreiller. »

Parce que Jésus qui descend, sous une blanche forme d'ange, dans les maisons pour y porter des présents, ne donne rien au petit enfant qui ne dort pas.

Jésus ne descend que pour les enfants bien gentils... »

Mimi, une mignonne aux jolis cheveux, lui répondit :

« Petite maman, longuement j'ai prié

Jésus qu'il nous fasse revenir le père qui est loin, loin, nous ne savons où... » ... La mère se tut sans sourire.

Tous se turent, jusqu'à la petite Pia, qui d'habitude baillait comme un moineau.

Une heure plus tard on n'eut pas entendu un souffle dans l'obscurité de la pauvre chambrette.

Pia souriait en rêvant de jouets ; Mimi reposait serrée contre son petit frère.

Alors, la mère se leva, toute droite, avec des yeux hagards. Elle baisa les douces créatures, sans que les genoux lui tremblent.

Puis elle se hâta de boucher toutes les fentes des fenêtres et de la porte, et, ayant allumé prudemment le charbon,

elle attendit que l'heure divine vint se poser sur les fronts purs de ces enfants.

..

Et Jésus vint vers l'aube, quand, à travers un tourbillon de neige, toutes les cloches sonnèrent à sa gloire et le magnifiant.

Il vint miséricordieux par la route lointaine des cieux ; et il tenait les présents dans les plis de sa robe d'or et dans sa douce main tendue.

Oh ! que de beaux présents !... un brillant trésor de présents. — Était-ce des bijoux ?... Était-ce des jouets ?... Était-ce les étoiles qui descendaient sur eux ?...

Le petit Léon, à ce moment, ouvrit les yeux, mais une tenaille lui serrait la gorge et un poids d'une lourdeur extrême lui écrasait la poitrine et les genoux.

Il dit : « Jésus » — mais rauque, le mot expira sur ses lèvres et fatiguée de ce gémissement ce fut la petite âme qui s'envola.

Quand la porte s'abattit, avec fracas, sous les marteaux, et qu'un mâle coup de poing eût brisé les vitres, on vit que la mère à côté de ses petits enfants dormait en paix.

Voilà, n'est-il pas vrai, qui est d'un grand poète et bien fait pour émouvoir, croyantes ou incroyantes, toutes les âmes généreuses ?

#### UNE ORGANISATION OUVRIÈRE

La *Fédération du Livre* a été fondée en 1881 par trente sociétés typographiques de secours mutuels, et d'abord avec 26 sections. On sait que les syndicats ne sont autorisés que depuis 1884.

Au début les syndiqués groupés ainsi n'étaient pas 6.000, et les recettes dépassaient à peine 15.000 francs. Il y a aujourd'hui 171 sections, avec 11.391 syndiqués. Les recettes dépassent 250.000 francs.

De 1881 à 1889, les sections versèrent à la Fédération une cotisation mensuelle de 0 fr. 35 par syndiqué. En 1889, la cotisation fut portée à 0 fr. 90. Cette cotisation fut élevée à 1 fr. 25 le 1<sup>er</sup> janvier 1901, date de la mise en exercice de la caisse de chômage et de maladie. Elle passa successivement à 1 fr. 50 en 1905 et à 2 francs le 1<sup>er</sup> janvier 1906. La Fédération assure ainsi les services de viaticum (secours de route aux chômeurs); d'indemnités aux grévistes; secours; caisse de chômage et de maladie; décès. Depuis sa fondation, la Fédération a dépensé, en chiffres ronds : 238.000 francs pour le viaticum; 1 million de francs pour les grèves; 482.000 francs pour le chômage; 558.000 francs pour la maladie; 35.000 francs pour les décès; 436.000 francs pour la propagande; 85.000 francs pour les délégations; 21.000 francs pour les infortunes; 49.000 francs pour les grèves des autres corporations; 200.000 francs pour ses fonctionnaires. Il y a donc eu plus de 3 millions de francs de cotisations versés.

Pour 1909 (année de grande grève), la dépense totale a été de 278.000 francs, se répartissant ainsi : 11.000 francs pour le viaticum; 104.000 francs, pour les grèves; 48.000 francs pour le chômage; 62.000 fr. pour la maladie; 5.000 francs pour les décès; 21.000 francs pour la propagande; 7.000 francs pour les délégations; 1.500 francs pour les infortunes; 1.000 francs pour les grèves des autres corporations; 14.000 francs pour ses fonctionnaires.

Keufer est l'ouvrier de la première heure, c'est lui qui, depuis 1882, est l'âme de cette belle et puissante organisation ouvrière. Et il faut le dire.

PAR TOUS.

## Les Livres qui font penser

---

**Prolegomena to theism**, by Justus (New-York) opuscule de 70 pages, édité richement, à l'américaine. — Rapporté à l'âge du développement philosophique, ce programme semble issu d'une école de néo-platonisme, dans une Alexandrie ressuscitée. Il n'est pas jusqu'à l'auteur qui ne s'idéalise, sous le nom de Justus ! et sa métaphysique ne permet point de contester la justesse de sa prétention. Saint-Thomas d'Aquin, qui rédigea, non un sommaire, mais la Somme théologique, avait la modestie plus discrète.

Américain, Justus bat en hardiesse notre Balzac : il ne recherche plus l'absolu, il le pose. Tel un magicien fixant en « prolégomènes au mécanisme » le principe du mouvement perpétuel...

Avant de poursuivre son esquisse, que Justus veuille bien lire la *Biographical History of Philosophy*, de G.-H. Lewes : rien de meilleur sur l'évolution de la phase métaphysique. Les *First Principles* de M. Spencer finiront son éducation.

Le minuscule essai de Justus, tout lauréat, à la mode germanique, d'un titre kantien, n'est qu'une manifestation attardée du théisme évanouissant. *To be or not to be* : qui, de nos jours, le surnaturel tracasse ne trouvera de repos que dans le catholicisme ou l'agnosticisme ; sous la foi organisée ; ou avec la confiance en l'inconnaissable, au service actif de l'Humanité.

ÉLOI PÉPIN.

**L'Éducation sociale et les Cercles d'études**, par E. BEAUPIN, 3 fr. 50 (Bloud, éd., 7, place Saint-Sulpice). — C'est une œuvre difficile que celle de l'éducation. Elle ne se fait point par des phrases, mais par de l'action vivante. L'auteur est un ecclésiastique. Il a constaté les pauvres résultats des parlotes ou amusettes de cercles d'études et de patronages.

Il nous avertit d'abord que, dans son livre, on ne trouvera pas un exposé de théories politiques ou sociales.

« Le cercle d'études, dit-il, a pour but de permettre à ceux qui en font partie de découvrir les idées justes et de se les assimiler. C'est une discipline, un moyen de s'instruire et de se faire des convictions. J'ai borné mon rôle à rechercher ce que devrait être l'instrument, pour qu'il réalisât ce que l'on est en droit d'en attendre. » L'auteur n'a pas composé son livre « pour l'usage exclusif d'une école ou d'un parti ». S'il s'adresse surtout aux catholiques, les autres peuvent utiliser sa grande expérience d'éducateur social. En effet, les cercles d'études catholiques, s'ils devenaient ce que propose d'en faire M. l'abbé Beaupin, ne seraient pas autre chose que des universités populaires, — ce que ne sont pas, d'ailleurs, les soi-disant universités populaires qui subsistent encore.

**Une Campagne d'Action française**, par LÉON DAUDET, 3 fr. 50 (Nouvelle librairie nationale, 85, rue de Rennes). — Léon Daudet a un grand talent, sa verve et son imagination sont inépuisables. Il a créé un genre de satire.

Oserai-je le dire ? Ce talent me paraît s'appliquer mal, cette verve ne me convainc point, cette imagination m'est plutôt pénible. Enfin, je n'aime pas cette satire. Elle est trop littéraire, au fond, et me laisse froid. Ce grotesque sent l'huile. Cette indignation est trop cultivée. Ces invectives ne sont pas spontanées. On a dit qu'elles pouvaient séduire à la fois « l'humaniste et le cocher de fiacre ». Hé ! sans doute ; mais à condition qu'ils soient « camelots du roi ». Sous l'Empire, un Rochefort était lui-même à la Cour. Ses mots faisaient rire sans surchauffage spécial. Voilà le véritable esprit français !

La première partie, « Des œuvres et des hommes », est beaucoup mieux de mon goût. Léon Daudet y est souvent à son affaire : la littérature. Ce qu'il dit de Balzac, Hugo, Mistral, est intéressant. Les chapitres sur Émile Faguet et Jules Lemaitre sont des pages admirables de pénétration et de force. On aime aussi qu'il proclame François de Curel « le premier auteur dramatique de ce temps ». Pour cet acte de justice littéraire, il sera beaucoup pardonné de parti pris à Léon Daudet. Son livre restera un curieux témoin de notre temps.

G. DEHERME.



*J'avais offert à l'auteur de Positivisme intégral, dont il a été parlé dans notre dernier numéro sous cette rubrique des Livres qui font penser, de présenter lui même son œuvre, ou plutôt de compléter mon compte rendu. Encore que ce soit une tâche délicate pour un auteur, M. Alfred Dubuisson a bien voulu nous envoyer ces lignes.*

**Positivisme intégral**, par ALFRED DUBUISSON (Crès, éd.). — Ce titre — *Positivisme intégral* — nous a paru le plus propre à résumer les intentions et le but de notre publication. Il s'agissait, en effet, dans notre pensée, d'exposer, succinctement mais fidèlement, les principaux caractères de la foi, de la morale et de la politique positives, en les imprégnant « de l'esprit et de la lettre » des dernières conceptions d'Auguste Comte : Incorporation du fétichisme au positivisme, Trinité positive, Utopie de la maternité virginale, etc.

Les disciples conscients, systématiques, du grand philosophe, pensent fermement que c'est seulement par ce positivisme *complet, intégral*, que la théologie et la métaphysique, dont l'influence et l'efficacité sociales et morales décroissent de façon si visible, seront enfin heureusement et définitivement remplacées.

Il fallait, pour rendre cela évident, « approfondir le sentiment religieux » de ces positivistes conscients, systématiques, dussent-ils sembler ainsi *se confesser publiquement*.

Parmi les militants du *traditionalisme* « partiel » et « partial » qui espèrent encore terminer la Révolution en conservant, en restaurant plutôt, les convictions et les institutions, — catholicisme et royauté notamment, — *qui ne purent l'empêcher de surgir*, il se dit couramment qu'une nation née chrétienne et formée par des rois *meurt* quand elle cesse de croire en Christ et d'être gouvernée par un monarque héréditaire. Eh bien, les positivistes qui professent ouvertement, intégralement leur foi, pensent hardiment, radicalement le contraire, et ils le disent : La France *mourra* si le catholicisme et la royauté n'y sont pas remplacés à temps, car, dans l'état moral et mental de ses masses pensantes et agissantes, elle ne peut plus vivre *en s'inspirant de cette foi*, ni prospérer *en s'appuyant sur cette institution*.

- Le positivisme intégral incorpore les résultats de notre longue évolution, affective, spéculative, et active, au Fétichisme absolu, « substratum *éternel* et *universel* de la sentimentalité et de l'intellectualité propres à l'espèce humaine, et, à un moindre degré de développement, aux autres espèces animales, ses sœurs inférieures. » Il *innove*, il *instaure* ainsi la Foi, la Morale, la Politique, qui seules désormais peuvent apporter honneur, mérite, valeur, bien-être aux *âmes*, de plus en plus nombreuses en notre Occident, qui ont irrévocablement dépassé les phases théologiques, métaphysiques et scientifiques, — au sens *absolu* du mot, — de leur existence individuelle et collective.

*Positivisme intégral* s'adresse à celles de ces « âmes » qui seraient disposées, d'après les conseils de Comte, à délaissier à l'égard de leurs compagnes « en cours d'évolution » tout « système d'hypocrisie » — même celle du silence, — pour adopter enfin purement et simplement « un sage système de ménagement ». Le livre est destiné aux émancipés de toute théologie et de toute métaphysique, qui éprouveraient le désir et se reconnaîtraient le devoir de poursuivre ouvertement, à leurs risques et périls, moraux et sociaux, l'application *intégrale* du programme « qui caractérise leur foi », en conservant intacte et manifestant de façon ostensible « son originalité propre ».

Sans doute le *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, le *Catéchisme*, la *Politique positive*, l'*Introduction à la Synthèse subjective* ont l'empreinte du génie. Ils sont irremplaçables par les disciples qu'ils ont formés. Mais le Maître a succombé avant d'avoir pu *écrire* les tomes principaux de la *Synthèse*, et sans avoir pu *récrire* le *Catéchisme*, qu'il devait imprégner de l'esprit incomparable de ses dernières conceptions. C'est à ces lacunes « à jamais déplorables » qu'il convient, pensons nous, d'obvier dans la mesure du possible.

Puissent en notre « essai » certaines lourdeurs de la *forme*, aux soins de laquelle on n'a pas voulu sacrifier la plénitude de la pensée, être oubliées en faveur de l'importance du *fond*, constamment puisé, et d'aussi près que possible, à cette « source » au plus haut point « riche et féconde » qu'est l'Œuvre ultime du grand novateur, « en laquelle

Bernard GRASSET, Éditeur

61, rue des Saints-Pères, 61. — PARIS

---

COLLECTION

**“ LES ÉTUDES CONTEMPORAINES ”**

Sous ce titre, la *Librairie Bernard Grasset* commence la publication d'une série d'études sur les milieux littéraires, politiques et sociaux de ce temps. Ces études, confiées à des spécialistes qui apporteront à leur tâche, avec toute la documentation désirable, le plus grand souci d'impartialité, ont pour objet de fixer dès maintenant et le plus exactement possible la physionomie de notre époque. Chaque étude forme un élégant volume de 200 à 250 pages et se vend séparément 2 fr.

---

A paru dans la collection Les Études Contemporaines :

**Le CULTE de l'INCOMPÉTENCE**

Par Émile FAGUET, de l'Académie Française

Un volume in-16, 210 pages. . . . . 2 fr.

---

**La Sorbonne Contemporaine**

Par Pierre LEGUAY

---

---

Vient de paraître dans la collection “ LES ÉTUDES CONTEMPORAINES ”

Docteur GRASSET

**Le Milieu Médical  
et la Crise Médico-sociale**

Un volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

---

---

VIENT DE PARAÎTRE :

ÉMILE FAGUET, de l'Académie Française.

**COMMENTAIRE DU DISCOURS  
SUR LES  
PASSIONS DE L'AMOUR**

Un volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

# CROÎTRE OU DISPARAÎTRE

Par GEORGES DEHERME

Un volume in-16 de 280 pages. Prix : 3 fr. 50

PERRIN et C<sup>o</sup>, Éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins, PARIS

---

# LA CRISE SOCIALE

Par GEORGES DEHERME

(Troisième édition)

Un volume in-16 de 375 pages. Prix. . . . . 3 fr. 50

BLOUD et C<sup>o</sup>, Éditeurs, 7, rue Saint-Sulpice, Paris

---

# AUGUSTE COMTE ET SON ŒUVRE

## LE POSITIVISME

Par GEORGES DEHERME

Un vol. in-16 de 128 pages, avec deux portraits hors texte,  
Prix : 2 fr. 50

(GIARD et BRIÈRE, Éditeurs, 16, rue Soufflot. — PARIS)

---

# L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Action politique. Action économique. Action sociale

Par GEORGES DEHERME

*Ouvrage couronné par l'Académie française  
et par la Société antiesclavagiste de France*

Un volume in-8 de 528 pages. Prix : 6 fr. (franco : 6 fr. 60)

BLOUD et C<sup>o</sup>, Éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, PARIS

---

# La Démocratie vivante

Par GEORGES DEHERME

Un volume in-8° de 402 pages. Prix : 4 fr. 50 (franco : 5 fr.)

BERNARD GRASSET, Éditeur, 61, rue des Saints-Pères, PARIS

---